NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

61 Nº 7 1934

Un mystique tout aimable et trop oublié. Le bienheureux Pierre Favre

Georges GUITTON (s.j.)

p. 673 - 699

https://www.nrt.be/it/articoli/un-mystique-tout-aimable-et-trop-oublie-le-bienheureux-pierre-favre-3714

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Un mystique tout aimable et trop oublié

Le bienheureux Pierre Favre

premier prêtre de la Compagnie de Jésus (1506-1546).

Le 15 Août 1934 marquera le quatrième centenaire des premiers vœux prononcés par saint Ignace et ses six premiers compagnons dans une chapelle de l'abbaye de Montmartre. Un seul du petit groupe était de langue française, le seul aussi qui fût prêtre : Pierre Favre, originaire du duché de Savoie. C'est lui qui célébra la sainte messe et, en distribuant à tous l'Eucharistie, consomma leur union.

Pierre Favre consacra aux bords du Rhin et aux Flandres la majeure partie de ses douze ans de sacerdoce. Puisqu'il séjourna plusieurs mois à Louvain (en 1543) dans une maison de la Rue des Récollets, où il s'occupa surtout à former des novices et des étudiants, on ne s'étonnera pas de voir ici raviver le souvenir d'un apôtre si sympathique auquel nous devons tant. N. d. l. R.

L'année qui précéda sa mort, le bienheureux Père Favre constatait devant Dieu, d'ailleurs avec douleur et pour se le reprocher, que durant sa vie entière il n'avait pas eu d'ennemi. Un jésuite sans contradictions, cela lui paraissait dès cette époque une chose peu normale. Relisons, en effet, cette confidence du samedi après les Cendres 1545 : « M'étant retiré tout de suite après le repas de midi pour faire oraison, la prière terminée, je vins à songer à l'affliction d'une personne qui m'avait ouvert son cœur. Et tandis que je passais en revue les épreuves et les misères qu'endurent la plupart des hommes à cause des biens temporels, je sentis en mon âme une sorte

de remords avec des larmes de voir que moi je vivais ici-bas sans aucune épreuve. Tous ceux en effet qui sont au monde, à ce qu'il me semblait, souffrent de tracas et d'ennuis; tandis que moi je n'ai jamais senti personne me faire opposition ni peine » (1).

Notre bienheureux ne comptait pour rien d'avoir été « poursuivy et guetté, comme le porte un témoignage contemporain, par trente diverses fois de plusieurs meurtriers destinés pour le faire mourir » (2). De leur part, il n'y avait point eu d'inimitié, mais sans doute, à ses yeux, simple exercice d'une profession.

In itineribus saepe...

Un Jésuite sans ennemis. Merveille d'autant plus surprenante que Pierre Favre avait été chargé en divers pays, par le Pape Paul III et par Ignace de Loyola, de missions bien délicates.

Qu'il n'ait point éprouvé de difficultés avec la gent scolastique de Rome, à la Sapience où il enseigna l'Écriture Sainte de 1537 à 1539, la chose n'est pas pour surprendre : dès cette époque, la jeunesse, qui, de toute part, accourait dans la ville éternelle pour s'instruire, formait une élite, affectueuse pour ses maîtres, et disciplinée. Rien d'étonnant non plus à voir, l'année suivante, en quelques mois (juin 1539-septembre 1540), les enthousiastes populations de Parme-Plaisance s'attacher à lui jusqu'à la vénération et tout mettre en œuvre, même auprès du Pape, dès qu'il fut bruit de son départ, pour maintenir dans le duché leur apôtre et leur père.

Mais voici que Paul III juge que l'ancien berger des montagnes du Grand Bornand peut utilement, dans les régions contaminées par Luther, être envoyé aux brebis perdues.

(1) Mémorial, § 401. — Pour la numérotation des paragraphes du *Mémorial*, nous suivons l'édition des *Fabri Monumenta*, volume faisant partie des *Monumenta historica Societatis Jesu*. Les chiffres intercalés dans notre texte, entre parenthèses (cf. p. 681 suiv) renverront toujours aux numéros de cette édition.

(2) Guillelmine d'Arenthon, témoignage enregistré au procès informatif de 1626, *Monumenta Fabri*, p. 771.

Théologien du conseiller impérial Ortiz, dans l'entourage d'un prince comme Charles-Quint où s'agitent forcément tant de jalousies et d'intrigues, à Worms, à Spire, à Ratisbonne et Nuremberg (d'octobre 1540 à juillet 1541), qu'adviendra-t-il du pauvre Savoyard? Or, parmi le bruit des colloques et de la diète, ce bon pasteur, sans jamais brandir sa houlette et se gardant même de hausser la voix, fuyant la controverse, gagne les cœurs. « *Seductor ille!* » pourrait-on dire... Déjà il a fait sienne la devise de l'illustre preneur d'âmes à venir, ce compatriote dont il semble le précurseur, François de Sales : « Plus attire miel que vinaigre ». Et son miel était surtout fait de la plus exquise fleur des *Exercices spirituels* de maître Ignace.

Ignace veut justement faire connaître à son Espagne la Compagnie qu'il a fondée. Les persécutions qu'il y a subies ont sans doute préparé les voies. Auprès d'Antoine Araoz qui, par la fougue de son éloquence, même avant d'être prêtre, a fait la trouée, il juge opportun d'adjoindre un docteur plus suave. L'ordre atteint Pierre sur le Danube, à Ratisbonne. Il traverse la Bavière, les cantons suisses, son duché de Savoie, le midi de la France, puis par Barcelone, Saragosse, Alcala, il gagne Madrid, le dépasse, catéchisant partout et partout faisant connaître le vrai visage de la nouvelle société (octobre 1541-janvier 1542). D'ennemis point; mais dans la captivante Catalogne il captive le vice-roi, François de Borgia.

Quatre mois ne sont pas écoulés que, sur un ordre de Paul III, il repart pour les pays rhénans (février 1542); nous le retrouvons à Spire d'abord, à Mayence ensuite, où un autre Pierre, de Nimègue, futur champion de l'Allemagne catholique et futur docteur de l'Église, alors dans l'enthousiasme de ses vingt-deux ans, Canisius, est conquis par sa science et le charme de sa vertu; enfin à Cologne, qu'il fallait arracher à la juridiction spirituelle et à l'autorité civile d'un archevêque-électeur, Herman von Weiden, indigne de sa charge.

Dix-huit mois dans la même région, c'était un record de stabilité. De nouveau, Ignace estime sa présence nécessaire dans la péninsule hibérique. Mais la Providence parle. Favre,

malgré sa hâte, manque le bateau à Anvers. Cela arrive même à des voyageurs qui ne sont pas mystiques. Saisi par les fièvres, à la saint Luc, il est durant plusieurs mois soigné à Louvain, puis hébergé par un saint prêtre, passablement original, Corneille Wischaven, qui gagne à cet acte de charité la grâce de la vocation religieuse et sera désigné plus tard par Ignace comme maître des novices... sous le beau ciel de Messine.

A peine convalescent, lui-même, à Louvain, passe le mois de décembre à former les novices qui vont s'embarquer pour l'université de Coïmbre. Puis il retourne quelques mois dans sa chère ville de Cologne, pour faire front, avec la même douceur, contre les assauts de Martin Bucer et de Philippe Mélanchton.

Toutefois, le Portugal n'a pas renoncé à le posséder. Il le réclame. Peut-on rien refuser à un prince aussi pieux et généreux que Jean III? Ignace dit un mot; et quelques semaines après (le 24 août 1544), par mer, Pierre atteint Lisbonne, puis Evora où il évangélise la cour, Coïmbre où il gagne trente apôtres de valeur, dont plusieurs succéderont à François Xavier aux Indes et au Japon.

Mais il n'entre pas dans les destinées du bienheureux de s'immobiliser dans des ministères trop faciles. La Compagnie de Jésus rencontre en Espagne bien des préventions encore et n'y possède point de maisons stables. A lui de faire tomber les premières et d'établir les autres. Il y arrive le 12 mars 1545; auprès de don Philippe, le futur Philippe II, il s'établit tour à tour à Valladolid et à Madrid; de ces centres, il rayonne : à Salamanque, à Tolède, « la ville où, selon lui, il s'opère le plus de bien », à Galapagar, patrie de son ami Ortiz, à Alcala où il fonde une maison d'étudiants, à Illescas pays natal d'André Oviédo, à Oca, Yepes, ailleurs encore, partout conquérant du Christ. Tant de travaux l'abattent; le voici contraint de s'aliter. Or tandis qu'à Madrid il vit confiné dans l'hôpital del Campo del Rey, incapable de sortir, de Rome, le 17 février 1546, une lettre part, l'appelant, sur l'ordre de Paul III, au concile de Trente pour renforcer Lainez et Salmeron. Il devra toutefois terminer auparavant ses affaires

d'Espagne. Par Onrubia, Requena, Utiel, Valence, prêchant toujours, consolant toujours, il atteint Gandie, où il pose la première pierre du premier collège de jésuites en Europe, enfin Barcelone, vers le 20 mai. Epuisé, il s'alite à nouveau ; trois semaines. Pour se guérir, en attendant un brigantin, il prépare des orphelins à la première communion. Mais est-il en état de partir ? On veut s'y opposer. Peine perdue. L'ordre du Pape n'ayant pas été révoqué, il s'embarque. Succédant à vingt-cinq jours de traversée, les grosses chaleurs de juillet finissant, à Rome, l'achèvent. Et le jour où l'Église fête saint Pierre, délivré de ses chaines par un Ange, notre bienheureux, Pierre lui aussi, voit se briser les liens qui le retenaient à cette terre.

Vox populi...

La mort n'interrompt point les amitiés qu'il a nouées, le charme qu'il exerce. Elle les transfigure. Au lieu de prier pour lui, on l'invoque. Ignace donne l'exemple. Favre est au ciel, écrit-il, « le fourrier de la Compagnie ». En Espagne de même : au lieu de services funèbres ce sont des fêtes que l'on organise. François de Borgia l'aperçoit dans la gloire céleste. André Oviédo, tant qu'il sera recteur de Gandie, enverra chaque année à Rome un cierge pour brûler sur sa tombe. *Beatus Faber*... les deux mots sont désormais soudés. Au fond des Indes, François Xavier ne parle point autrement. A ses litanies journalières, il ajoute l'invocation : *Sancte Petre Faber, ora pro nobis* et attribue à son intervention d'avoir échappé à la plus terrible tempête, de trois jours et trois nuits, qu'il ait jamais subie. Que dire de Pierre Canisius ? Pour ce père qui, dès le premier contact, lui avait arraché ce mot de surprise : « Est-ce un homme ? n'est-ce pas plutôt un ange de Dieu ? », sa vénération ira toujours croissant ; et dans ses lettres, l'intimité de sa reconnaissance se révèlera souvent par ce délicieux possessif : « R. Pater *meus* Faber ».

Les gens du monde tiendront le même langage. Guillelmine d'Arenthon, dont le père, châtelain d'Alex en Savoie, avait, pendant trois jours, hébergé Pierre tandis qu'il voyageait

de Ratisbonne en Espagne, ne cessa toute sa vie de l'appeler saint. « Elle s'esbaïssoit d'admiration comme l'on faisoit si peu d'estat d'un si grand Père, sainct personnage et l'honneur du pays ». Et parvenue à l'âge « d'environ nonante ans », elle répétait : « Il estait merveillieusement attachant, et en la composition de son maintien humble, très grave, éloquent et très docte ». Il est vrai qu'elle avait surpris le secret de sa prière « *in abscondito* ». Curieuse, comme beaucoup de ses semblables du moins en Savoie, — elle témoigne de ce fait devant les juges ecclésiastiques sans paraître s'en accuser ni en éprouver la moindre contrition, — Guillelmine s'était risquée, avec « d'aultres damoiselles et fillies de ce chasteau », tandis que « ce bon Père prioit Dieu en sa chambre », à l'aller voir « par un petit trouz secrettement »; et avait « remarqué pleusieurs fois qu'il estoit tellement ravy que demeurant long temps en extase et ne touchant poinct terre, sembloit d'estre élevé, avec grande admiration de tous ceux de la maison ».

Noble Guillelmine vivait encore lorsque, en 1607, un autre saint, « merveilleusement attachant » aussi, Savoyard également, mais évêque du diocèse, vint dans le pays compléter ses informations sur celui qu'il appelait déjà « le grand Pierre Favre ». Quand la jeune curieuse devenue depuis longtemps par son mariage noble dame Critan, sage et discrète personne aujourd'hui, lui conta son indiscrétion de jadis, je ne pense pas que le bon François de Sales se montra trop sévère. Il eut en tout cas grande joie d'entendre — car il le raconte dans son *Introduction à la Vie dévote* (2e p., ch. XVI) — comment cette aïeule toute parcheminée « récitait » encore « avec un extrême sentiment » les leçons du saint voyageur sur les Anges gardiens. Et quelle consolation pour lui, comme il l'écrit encore, d'avoir pu « consacrer un autel sur la place en laquelle Dieu fit naistre ce bienheureux homme, au petit village de Villaret, entre nos plus aspres montagnes » !

Toutefois, absorbé par d'autres soucis, François de Sales n'eut pas le loisir de presser l'achèvement de l'enquête *de vita et miraculis*, spontanément amorcée par les curés du pays. D'ailleurs,

une enquête ne portant que sur la vie du bienheureux en Savoie — en dehors de son adolescence, six mois en 1533, neuf ou dix jours en 1541 — était, en somme, fort peu de chose. Aussi, « je veux croire, écrivait l'évêque de Genève, qu'en fin la Compaignie se résoudra de ne faire pas moins d'honneur à ce premier compaignon de son Fondateur qu'elle en a fait aux autres » (1).

Mais à cette époque, les Généraux de l'Ordre concentraient justement leurs soins sur les causes d'Ignace de Loyola et de François Xavier. Ce ne fut qu'en 1626 que le procès informatif d'Annecy, officiellement instruit et achevé, parvint à Rome, en un temps où les fameux décrets d'Urbain VIII de *non cultu*, promulgués une première fois par la bulle *Sanctissimus Domini* (13 mars 1625) tenaient les esprits en suspens. Pour un personnage, vénéré comme bienheureux dès le jour de sa mort, en l'honneur duquel on avait édifié une chapelle, où son image était exposée, où de nombreuses messes étaient fondées, — dont une, sur la requête d'Honoré d'Urfé, devait se célébrer solennellement le 1er août, anniversaire de son décès, — pour un personnage dont « le lieu de naissance était visité avec tel concours que, l'an 1619, on y compta, au Noël, cent et vingt curés des villages voisins, qui s'y étaient transportés processionnellement, à croix et gonfanons, et suivis de leurs paroissiens » (2), il était difficile d'établir qu'un culte public n'avait pas été rendu. Sans doute, Urbain VIII prévoyait bien des cas privilégiés d'exception; la bulle *Caelestis Hierusalem cives*, en 1634, les précisa de façon formelle. Mais on ne jugea pas alors opportun de s'en prévaloir. Ignace et Xavier canonisés, la Compagnie de Jésus était soucieuse de hâter, soit à cause de l'éminente sainteté dont il avait donné, à Rome même, le spectacle, soit à cause du nom trop fameux qu'il portait, la béatification de François de Borgia. Et nous imaginons volontiers qu'au paradis, le P. Favre, si habile en ce monde à faire passer sur la tête des

(1) Lettre au P. Nicolas Polliens, de la Compagnie de Jésus, 10 Janv. 1612.

(2) P. D'OUTREMAN, *Tableau des Personnages signalés de la Compagnie de Jésus* (1627), p. 46.

autres les honneurs qu'on lui destinait, dut encourager, de tout son pouvoir d'intercession, cette préférence.

Le procès savoyard s'endormit donc... d'un sommeil de deux siècles et demi. Pour le réveiller, il ne fallut rien moins que la voix persuasive d'un postulateur, aussi pieux que savant. Excellent canoniste, le P. Joseph Boëro n'eut pas de peine à montrer que la défense de procéder à l'examen de la vie et des miracles d'un serviteur de Dieu, avant d'avoir au préalable prouvé qu'il n'est pas l'objet d'un culte public, ne s'appliquait point, de par les bulles mêmes d'Urbain VIII, à la cause présente. Parmi les cas en effet formellement exceptés, il en était deux — et même trois — dont elle pouvait bénéficier. Pas d'interdiction, disait le Pape, lorsque, antérieurement à nos constitutions, c'est-à-dire 1635, le culte d'un serviteur de Dieu a existé de temps immémorial. Pas d'interdiction, lorsque ce culte est basé sur les écrits ou des attestations claires de Pères ou de saints. Pas d'interdiction enfin, lorsque ce culte a été approuvé ou simplement toléré en pleine connaissance de cause par les évêques du diocèse. Comment nier que, pour le culte du bienheureux Savoyard, chacune de ces trois conditions se trouvaient vérifiées ?

...vox Dei

Fermement repris sur des bases aussi nettes, en 1869, ralenti l'année suivante par le Concile du Vatican, le procès d'Annecy *de vita et miraculis* aboutit le 5 septembre 1872 à un décret pleinement approbatif de Pie IX. En confirmant le culte rendu par des saints comme François Xavier, François de Borgia et surtout François de Sales, à Pierre Favre, le Souverain Pontife lui accordait du même coup une *béatification équipollente*; en sorte que, s'il plaisait à Dieu de bien vouloir gratifier de deux nouveaux miracles les fidèles qui invoquent notre bienheureux, rien ne s'opposerait plus à ce qu'il puisse être élevé aux honneurs suprêmes de la canonisation.

Telle fut la vie extérieure du premier prêtre de la Compagnie de Jésus, celui devant lequel, à Montmartre, le 15 août 1534, avant d'être communiés de sa main, Ignace et ses premiers compagnons prononcèrent leurs premiers vœux.

Sa vie extérieure seulement, cela ne peut nous suffire. Une âme que, même du dehors, on devine si séduisante, comment ne pas désirer la pénétrer ? Or, grâce à Dieu, cette curiosité — toute légitime celle-là — peut être satisfaite, puisque, en plus des témoignages contemporains de ses frères, il nous reste de lui plus de cent lettres, quelques instructions et surtout son précieux *Mémorial* qui, dans l'édition grand in-8° des *Fabri Monumenta,* ne remplit pas moins de deux cent huit pages. Favorisé de nombreuses grâces spirituelles, Favre avait éprouvé plusieurs fois le désir, pour s'aider « à mieux prier, mieux contempler, mieux comprendre ou mieux agir », d'en conserver le souvenir par écrit. Jusqu'en 1542, « seules, dit-il, ma négligence et ma paresse m'en avaient empêché». Cette année-là, durant l'octave de la Fête-Dieu, l'inspiration fut plus forte; et il se mit à l'œuvre, commençant par rappeler, en manière de préface, les « sentiments plus notables de sa vie antérieure »; il poursuivit ainsi jusqu'à la fin de janvier 1546. Fixées au jour le jour sur le moment, alors que l'âme est encore toute vibrante de la touche divine, ces confidences sont d'une spontanéité et d'une fraîcheur dont il existe, à un pareil degré, peu d'exemples. Bienheureuse, oserions-nous dire, la mort prématurée qui empêcha Pierre de détruire ces trésors !

C'est là — et dans ses lettres - que nous irons apprendre à le connaître, en n'oubliant pas, toutefois, que les saints, quand ils parlent d'eux-mêmes, ne sont point portés à se flatter.

Cum infirmor...

Favre nous y apparaît d'emblée comme une nature merveilleusement sensible, impressionnable à tout le divin et l'humain qui l'entoure. C'est une âme d'enfant. En lui rien du stoïcien, rien de ces méthodiques tranquilles qui ne sont trop souvent, si l'on y regarde de près, que des apathiques organisés. Tout l'attire,

le touche, l'émeut. Sur lui tout réagit. Une lyre qui vibrerait au moindre souffle.

A Paris, les spectacles de vie estudiantine qui l'assaillent dès son arrivée, si différents de ce qu'il avait vu dans sa vallée du Grand Bornand ou dans la petite ville de Thônes, le troublent; il est obsédé de scrupules (9). Les docteurs dont il suit les cours en Sorbonne n'ont pas tous, comme son saint maître Pierre Velliard de La Roche-sur-Foron, le talent de rendre « évangéliques « les auteurs profanes qu'ils expliquent (3); en son esprit se forment contre eux des jugements sans indulgence, téméraires... (11). Il se découvre instable, versatile, d'humeur inégale, tantôt croyant tout acquis et tantôt tout perdu. L'avenir l'inquiète. Que peut-il faire de bon plus tard ? Il hésite, le brouhaha dans la tête, violemment irrésolu : un jour « le voilà décidé pour le mariage, le lendemain il veut être jurisconsulte, puis médecin, puis régent, un autre jour docteur en théologie ou simple clerc sans diplôme, parfois même moine » (14). Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il manque d'élan; sans le contact d'Ignace et François Xavier ses ambitions se seraient peut-être bornées à un bon petit bénéfice dans un prieuré solitaire et charmant de Savoie, — il n'en manquait pas, — qu'il aurait administré méticuleusement.

Plus tard, il bénira Dieu de ces scrupules, qui l'ont obligé à chercher avec larmes son Créateur et à se livrer aveuglément à la conduite d'Ignace (6). De fait, il s'en débarrasse et lutte vaillamment contre l'esprit de défiance; par un optimisme voulu il s'oblige à fixer le beau côté des gens et des choses (158). Contre le défaitisme qui ne voit dans les événements que « leurs chances d'insuccès » (158) et contre cette pusillanimité qui, à la moindre difficulté, s'écrie qu'il n'y a rien à faire (254), il s'exerce à considérer les obstacles comme imaginaires (155-6), et que « la possibilité de bien faire, quoiqu'elle ne soit pas *de* nous, est cependant *en* nous, puisque la grâce est toujours à notre disposition » (174). Et surtout après avoir fait connaissance avec la Rhénanie et la Bavière, séduit par les qualités natives de leurs habitants, lorsqu'il sent, même un lundi de Pâques, peser plus

lourdement ce qu'il appelle « sa croix depuis longtemps habituelle de tristesse... de ne pouvoir faire parmi les Allemands le fruit qu'il désire » (277), « le poids de son tourment... au sujet de la défection d'un tel peuple, qui le pousse même à désespérer entièrement et à s'évader en esprit d'abord, puis à souhaiter de quitter cette mission qui lui est confiée sur le Rhin » (329), oh! comme il lutte! Comme il prie! Et comme il se reproche cet esprit subtil d'analyse qui l'incline à trop « scruter les causes qui engendrent les maux et les augmentent et à trop les ruminer en lui-même »! « Trop assidûment j'ai médité sur la force des péchés et les risques de chutes qu'ils entraînent après eux... Il est résulté de tout cela que j'ai négligé la considération des vertus et des biens que Dieu a semés parmi les hommes. Que si j'avais considéré ces biens d'un œil simple, c'est-à-dire sans le concours de l'autre œil, mauvais, j'aurais trouvé une paix plus profonde; et si ces biens ainsi remarqués étaient développés, le fruit serait plus abondant » (330).

Malgré ces efforts, Pierre continua toujours à éprouver, en face des tâches ardues, une crainte, faite d'humilité bien sûr, mais aussi d'une défiance de soi excessive. Il n'arrivera même pas à en dissimuler entièrement les manifestations extérieures, puisque Canisius, qui était d'un autre tempérament, et malgré la vénération qu'il montra toujours pour *son* P. Favre, quarante ans plus tard dans une longue lettre au P. Aquaviva sur la façon de traiter surtout avec les hérétiques, se risquera encore à le rappeler (1). Favre ne retrouvera le calme qu'en s'abandonnant aux supérieurs les yeux fermés. Lorsque le Cardinal archevêque de Mayence, Albert de Brandebourg, lui propose une première fois d'aller le représenter au Concile de Trente, un flot de tristesse l'envahit, dont il ne se sent délivré après avoir dit oui que « par la vertu de la sainte et aveugle obéissance » (145). Et quand son cœur se serrera

(1) « Ab eo spiritu, qui et P. Fabrum et pios alios non leviter divexavit, caveant, spiritu inquam timoris ac diffidentiae ». BRAUNSBERGER, *P. Canisii Epistolae et Acta*, t. VIII, p. 128.

jusqu'à l'angoisse en constatant qu'il ne fait pour Dieu « rien de grand », il s'encouragera en raillant à part lui les esprits qui rêvent de chimères alors qu'ils négligent leurs modestes devoirs du jour (153-154) et il se répétera que « mieux vaut faire grandement de petites choses que petitement de grandes choses » (423).

Enregistrons ce sentiment très vif que notre bienheureux avait de son insuffisance. Mais pour le fond des choses, si nous ne voulons point manquer à la justice et à la vérité, ayons soin de mettre une sourdine à ses affirmations. Un directeur de conscience et un apôtre dont ceux qui l'avaient une fois connu et possédé jugeaient ne plus pouvoir se passer, un théologien que des conseillers impériaux, des nonces, des archevêques, le pape, le roi de Portugal se disputaient à l'envi, et qui fut réclamé pour le Concile de Trente, un homme tellement désiré partout qu'il dut continuellement sillonner l'Europe et qu'à force de satisfaire aux sollicitations qui l'assaillaient, il mourut d'épuisement à quarante ans, n'était tout de même pas un personnage ordinaire.

Il fallait néanmoins insister sur ce sentiment. Car transformé par la grâce en une merveilleuse humilité, il va nous allons le voir, commander tous les autres aspects de sa spiritualité : sa charité, son apostolat, mais surtout sa prière.

Sitivit in te...

Oui, sa prière d'abord. C'est parce qu'il a conscience d'être totalement impuissant, que Pierre s'y jette avec cette intensité. C'est parce que tout pleure en lui son indigence qu'il a pour la Vierge Marie, « notre Dame, Reine, Mère, Avocate, procuratrice et solliciteuse de rénovation en faveur de toutes les créatures qui n'ont pas atteint le sommet de leur perfection » (91), une dévotion aussi tendre. C'est à cause de sa misère, de son vrai rien, qu'il poursuit Dieu, désirant être « visité, possédé par le Christ jusqu'aux moelles, afin que soient réparés, écrit-il, les déficits secrets de mon intelligence, de ma mémoire, de ma volonté, de mes sens; et pour que

Jésus me procure ces vertus et dons secrets sur lesquels je n'ai peut-être jamais médité, plus nécessaires pourtant que ceux même dont je sens le besoin » (51).

Combien d'élévations touchantes sur les mystères de la vie du Sauveur : Annonciation (42, 414), Visitation (43), Nativité (193-197), Résurrection (273-275), vie eucharistique (323-327)! Le mystère des souffrances du Christ, en particulier « de ces larmes et de ce sang si souvent répandus en vain », lui arrache des cris que l'on croirait jaillis du cœur de saint Bernard.

« O mon âme misérable et trop cruelle, pourquoi ne pas t'être laissé attendrir, aussitôt que tu les as connues, par ces larmes que le Christ, dès son entrée dans le monde, a répandues pour toi? Car c'est pour toi qu'il a quitté son Père céleste et qu'il marque de ses larmes les premières morsures des épines de cette vie. Et ce spectacle ne t'a pas ébranlée, mais tu as attendu l'effusion du sang. Eh bien! voici qu'à la Circoncision cet enfant de huit jours répand du sang et des larmes; et tu ne te laisses pas attendrir! Pourquoi cela? peut-être parce que ce n'était qu'un enfant te manifestant seulement la souffrance de la chair et du sang et que tu attends de ton Dieu des signes de souffrance plus intime? Contemple donc les larmes de son âge adulte. Elles sont pour toi et sur toi. Qu'attends-tu pour t'émouvoir? J'attends, dis-tu, de plus grands mouvements de mon Dieu, afin d'avoir un sentiment plus vif. O malheureuse, et combien il est déplorable que tu sois si dure! Regarde donc et reconnais les larmes que le Seigneur verse sur la ruine future et la suprême ingratitude de Jérusalem, ou celles que sur la croix, en rendant l'esprit, il répandit. Et si ce n'est pas assez ou si tu désires davantage voir couler le sang que les larmes de ton Seigneur, considère la sueur de sang où les deux sont mêlés, et vois de plus le sang provenant des cordes qui le lient, des coups, des blessures, du couronnement et qui coule de toutes les extrémités de son corps; et cela pour toi, comme si tu étais seul, oui tout cela. Que si de pareilles manifestations ne t'émeuvent pas encore, viens jusqu'à ses veines, et contemple comment sur la croix pour toi toutes se vident du sang le plus

pur de l'Agneau immolé; et si cela ne suffit pas, reçois ce sang très pur séparé, reçois à part l'eau qui a coulé du côté du Seigneur et avec Longin guéris ton âme. Seulement cesse désormais de réclamer aux souffrances de son humanité des marques plus grandes de la bonté divine, parce que, après cela le Christ ressuscité des morts n'est plus capable de souffrir » (122).

Mirabilis Deus in sanctis suis...

Bien que centrées sur le Christ, médiateur unique, les prières de notre bienheureux prendront néanmoins, pour lui parvenir, souvent quelques détours. Et c'est encore son humilité qui lui suggère cette tactique. Impuissant à apaiser « la soif et la faim continuelle qui le torture d'être complètement au service du Christ », il trouve un « réconfort » dans la pensée qu'il peut se dévouer au service de maîtres moins élevés : les saints, les anges, les âmes du Purgatoire (165).

Et voilà où la dévotion de Pierre Favre devient très caractéristique, tellement que certains auteurs n'en n'ont pas retenu autre chose. Elle va de ce côté pouvoir se donner libre cours. Ce contemplatif aux goûts de Chartreux, transformé par la Providence en chemineau perpétuel, trouve ainsi, au moindre tournant de ses voyages, non seulement des cadres de prière et des objets de culte, mais une cellule toujours prête et, par surcroît, toujours ornée, toujours nouvelle.

Arrive-t-il en Espagne ? C'est à « saint Narcisse qui est à Gérone, à sainte Eulalie de Barcelone, à saint Jacques, saint Isidore, saint Alphonse, aux martyrs Just et Pastor, à sainte Engratia de Saragosse » et plus encore « à notre Dame de Montserrat, del Pilar, de Guadeloupe » qu'il demande « de rendre, par leurs intercessions, ses oraisons ferventes et ses ministères fructueux ». En Italie, il accroît sa piété envers des bienheureux qu'énumère en détail « son bréviaire romain ». En Allemagne, il invoque les trois rois Mages, les onze mille Vierges, spécialement sainte Ursule, et sainte Pinose, dont il a vu de ses propres yeux dans un monastère bénédictin la tête percée d'une flèche, saint Sébald à Nuremberg, saint Maximin à Trèves. En

France il acquiert de la dévotion pour sainte Geneviève, saint Marcellin, évêque de Paris et saint Denys l'Aréopagite... De même à Narbonne pour saint Paul Serge, à Marseille pour sainte Marie-Madeleine, sainte Marthe sa sœur et saint Lazare ». « En Savoie j'ai la dévotion (et je me garderais bien, note-t-il, de l'omettre) à saint Bruno fondateur de la Chartreuse, à saint Amand à Nantua, à saint Claude; et aussi au frère Jean d'Espagne, au frère Jean Bourgeois et à mon maître Pierre Velliard, lesquels sans être canonisés, sont pour moi des saints » (28). A la pensée que les travaux de ces bienheureux, surtout « les tourments endurés par les martyrs, ces amis chéris de Dieu », sont si peu connus, il se sent le cœur brisé (50). Vient-il à rencontrer « une chapelle en ruines, souillée par les passants », comme celle de sainte Odile, saint Jodoc et sainte Lucie, à Mayence, proche de la maison qu'il a louée, touché de douleur, en attendant de pouvoir un jour contribuer à la restaurer, il célèbre la messe en réparation des injures commises (284). D'ailleurs, ayant remarqué que « Dieu ne veut pas tout accorder par le même intermédiaire », il estime conforme à la piété de penser que les saints ont des « spécialités » pour obtenir « telle ou telle grâce tant spirituelle que corporelle » (185); au point qu'un jour, où il avait plus que jamais senti la misère et « comme la reptilité » de son âme, il fut très vivement incliné « — ce dont il avait eu souvent la pensée — à se rendre dévot à cette sainte femme courbée, qui fut délivrée par le Christ de son esprit d'infirmité et put ensuite se redresser et regarder le ciel » (184).

Angelis suis mandavit

Notre voyageur utilise de même le secours des anges. « En me rendant de Worms à Ratisbonne où se tint la diète impériale, j'éprouvai, chemin faisant, de grandes consolations en mes prières..., et notamment, à l'approche d'une localité ou lorsqu'on m'en parlait, à demander au Seigneur que l'archange préposé à telle région nous fût propice avec tous les anges gardiens des habitants, pour que le vrai Gardien et Pasteur

Jésus-Christ qui habitait dans l'église du lieu, nous aidât et pourvût à toutes les nécessités des personnes d'alentour, par exemple des pécheurs à l'article de la mort, des âmes de défunts, des affligés et de tous ceux qui se trouvent en quelque manière dans l'épreuve » (21). Désire-t-il, en particulier, pour l'avantage spirituel d'un personnage, dont l'abord est difficile, — le vicaire général de Spire, par exemple, Georges Musbach, — obtenir une entrevue ou se concilier ses bonnes grâces ? après avoir prié Dieu le Père, notre Dame, les saints qui sont spirituellement attachés à ce prêtre comme frères et sœurs, il charge en définitive l'ange gardien, qui sert de « pédagogue » au bon doyen, de faire tomber les derniers obstacles (34). Il invoque de même les anges gardiens de toutes les famille passées et à venir qui lui sont ou lui seront unies par les liens de la chair ou de l'esprit (123). Et même un certain jour dans l'octave de la Visitation, comme il offrait la messe pour obtenir de conserver toujours au vif « le sentiment des épreuves, des angoisses et des misères humaines », afin de pouvoir vivre pour leur soulagement, en un continuel état d'intercession, quand il en vint à l'*Orate fratres*, il « fut pris d'un vif désir que les assistants fissent bien attention à prier pour lui ». Mais « comme cela n'arrive guère d'habitude, ajoute-t-il avec candeur, j'éprouvai une douce dévotion à désirer que les anges gardiens des personnes présentes prient pour moi et suppléent ainsi au défaut de leurs protégés » (354).

Quid retribuam...?

Telle est la prière d'impétration du bienheureux Pierre. Mais sa prière est peut-être plus encore une prière de reconnaissance. Celle-là conséquence aussi de son humilité. Profondément convaincu de son néant, il est dans la stupéfaction que Dieu ait pu combler de ses faveurs une âme aussi chétive. Or ces faveurs, — il en a conscience et il le confie à « son cher frère, maître Lainez » (30 août 1542) — sont indicibles. « Les lumières que j'ai reçues, les sentiments que j'ai éprouvés sur les choses de Dieu,... sur moi-même, mes hauts et mes bas, les

impulsions à me recueillir et à me donner, les moyens de me purifier les membres, l'âme et l'esprit, de vider mon cœur et de le débarrasser pour recevoir les divines liqueurs, les retenir et les maintenir, en demandant, cherchant et frappant,... ces faveurs jamais je ne pourrai les reconnaître, je ne dis point par mes œuvres, mais par la pensée et simple appréhension, ces faveurs que Notre-Seigneur m'a faites, me fait et est tout prêt à me faire, formant un faisceau de tous mes repentirs, guérissant toutes mes infirmités et se montrant si propice à toutes mes iniquités. *Ipsi gloria. Amen* ».

Favre possède un cœur qui vit dans un acte perpétuel de *Magnificat*. Tout lui est occasion de remercier : « les montagnes qu'il traverse, les champs, les vignes, — lui qui s'était interdit de boire jamais de vin — tous les produits de la terre, il en rend grâces à la place des propriétaires ingrats ou ignorants qui ne songent pas à Celui d'où proviennent ces biens » (21). « Aux premières vêpres de l'Assomption à Spire, écrit-il, dans l'église de la vierge Marie, les cérémonies, les luminaires, les orgues, les chants, l'ostension des reliques, l'ornementation, tout cela me donnait tant de dévotion que je ne saurais « l'expliquer ». Aussi, se prit-il à bénir le sacristain qui avait placé et disposé les cierges, les avait allumés et ordonnés, le bienfaiteur qui avait laissé des revenus à cet effet; puis l'organiste, les fondateurs, les fabricants d'ornements, les chanteurs grands et petits, les enfants de chœur, les orfèvres et les artistes auteurs des reliquaires. Et comme il n'est pas interdit pour nourrir sa piété, d'utiliser sa théologie, il ajoutait : « La moindre de ces petites œuvres avec la foi catholique et simple l'emportait à mes yeux de beaucoup sur cette foi sublime et paresseuse que vantent à si grand fracas ceux qui ne sont pas d'accord avec la hiérarchie »(87).

Un autre jour, fête de saint Sabbas, il avait l'intention de dire la messe pour son confesseur. Et voici qu'il est saisi d'une grâce très vive de reconnaissance, insolite, pour tous les confesseurs qu'il eut jamais, pour l'évêque qui l'avait confirmé et ceux qui lui avaient conféré les saints ordres, le prêtre qui l'avait baptisé et ceux qui lui avaient administré tant de sacrements,

et d'une manière générale pour tous ceux qui, soit en paroles, soit en signes, soit de quelque autre manière, avaient été à son égard les intermédiaires d'une grâce divine. Et dans cette énumération, qui est longue, il n'a garde d'oublier les bienfaiteurs insignes qu'ont été pour lui ses professeurs (190).

Son *Benedictus* prend même parfois des tours imprévus. A Mayence, un matin qu'il célébrait à l'intention de dom Alphonse Alvarez parti la veille pour Louvain, voulant peut-être refouler le regret de ne pas jouir d'une âme séparée, ce qui lui aurait permis d'accompagner son ami, il reconnut que c'était « un grand bienfait de Dieu » d'avoir son âme ainsi liée à un corps. Vu sa mauvaise nature, en effet, que de sottises ne serait-il pas, sans cela, capable de faire! « Et qui l'empêcherait de vagabonder... tantôt à Rome, tantôt en Espagne, tantôt dans ma patrie auprès de mes parents, tantôt ailleurs. Il est donc bon et nécessaire que mon âme soit retenue dans un corps et ne puisse rien opérer que par lui. *Sit igitur Dominus benedictus qui disponit omnia suaviter!* » (179).

En la fête de l'apparition de saint Michel, nouveau regret... et nouveau redressement, non moins original. Tandis qu'il adresse à Dieu « de notables actions de grâces pour les privilèges accordés aux anges, surtout de les avoir pleinement exemptés de ces infirmités corporelles où nos âmes, à nous, sont plongées comme en des geôles », — ce qui provoqua en son cœur une sorte d'envie bien naturelle, — il se mit à réfléchir que, pour lui, cette simplicité de nature aurait bien eu son revers. Une nature simple, en effet, dès l'instant qu'elle adhère au mal, est viciée d'un coup, tout entière et pour toujours. « Pour moi donc, porté au mal comme je le suis et environné de tant de souillures de la chair, du monde et des mauvais esprits, je me réjouis de tout cœur que ma nature ne soit pas simple. Car elle ne tarderait point, alors, à être toute pénétrée par quelque mauvais esprit et tout entière infectée ». Et là encore « *benedictus igitur Dominus noster Jesus Christus incarnatus!* »

Ainsi notre bienheureux essayait-il d'acquitter une partie de la dette immense dont son humilité se reconnaissait comptable envers Dieu.

Carissimi, diligamus nos invicem...

La conscience de sa misère native provoquait également en lui un sentiment profond de sa dette envers le prochain. Il se considère sincèrement comme la chose des autres et se sent, par la grâce de Notre Seigneur, « des entrailles de miséricorde et de bonté pour le monde entier » (24). Son cœur, délicieusement affectif et sensible à l'excès, a véritablement un don — ne pourrait-on pas dire un charisme ? — de sympathiser avec toute souffrance humaine.

« Partir c'est mourir un peu », a dit un poète de chez nous. Favre, dont la vie entière ne fut qu'une suite de départs et de séparations, a l'âme tout attendrie par le déchirement que durent éprouver les Apôtres, lorsque, le Christ étant remonté au ciel, il leur fallut, en même temps qu'ils se séparaient de la Vierge leur Mère, se séparer. Avec une mélancolie très douce, il regrette que cette fête de « la dispersion des Apôtres », qu'il célèbre à Spire le 15 Juillet 1542, passe tellement inaperçue (46). A entendre dire du mal des autres, vrai ou faux, sa charité endure le martyre. Or dans les milieux où il est obligé de fréquenter, on ne s'en prive pas toujours. Même dans la petite ville de Galapagar, autour de son ami Ortiz, les racontars vont leur train et font naître, il le sent, en son propre cœur des jugements peu favorables. Mais, fidèle à sa consigne d'optimisme, en une fête de sainte Élisabeth de Hongrie, il déclanche la contre-attaque; et voici que « provenant du bon esprit, une sainte compassion » pour les huit personnages sur lesquels on a daubé la veille remplace les mauvais soupçons; et il éprouve « une grande dévotion à se les représenter et à prier pour eux sans aucun regard à leurs défauts ». Ces huit personnages il les énumère. C'étaient le Pape Paul III, l'empereur Charles-Quint, d'Espagne, François Ier, de France, Henri VIII,

d'Angleterre, Luther, de Saxe, Soliman le grand Turc, Bucer, d'Alsace, et Mélanchton, du grand duché de Bade (25). Prière œcuménique, inspirée par une justice distributive, vraiment impartiale.

Un cœur pareil, on le devine, au spectacle des misères qui affligent les hommes, est bouleversé. En face des « maladies, deuils, catastrophes, famines, épidémies, épreuves de toute sorte », il souhaite avec ardeur pouvoir devenir le vrai « ministre du Christ consolateur, du Christ secourable, du Christ rédempteur, guérisseur, libérateur, du Christ qui s'est fait notre richesse et notre force ». Et même, en face de cas désespérés, « impossibles », lorsque « la glorification de la miséricorde de Dieu le réclame », il se sent au cœur « fréquemment, appuyé non point sur ses propres mérites, mais sur le Christ, une foi et une charité capable de miracles » et pourtant « sans témérité ni présomption » (151-152). En janvier 1545, survient-il, à Coïmbre, une inondation terrible qui « ravage non seulement les primeurs, mais encore les vergers et les maisons », il prie pour les sinistrés avec autant de ferveur que « si ces champs appartenaient tous aux personnes les plus pieuses et les plus dévotes » ou même « appartenaient aux saints qui sont dans le ciel » (394).

Cette tendresse de cœur le pousse naturellement à compatir aux souffrances de l'autre monde. Il bénit Dieu d'avoir inspiré à saint Grégoire le Grand une si belle doctrine sur les âmes du Purgatoire et d'avoir fait de lui un avocat si persuasif de leur cause. Sans les enseignements de cet illustre Pape, combien plus nombreux, à notre époque, seraient sur ce point les incrédules! (267). Aussi lui en coûte-t-il d'aller prendre son repos sans avoir souhaité une bonne nuit — et prié à cette intention parfois en pleurant — à ces âmes captives et tourmentées (407). Et il est telle fête des Morts où, « du commencement à la fin de sa messe et même dès l'instant où il s'y prépare », il est favorisé d'une « telle douceur de compassion envers les défunts qu'elle lui arrache des larmes abondantes » (164).

Les misères spirituelles de notre humanité : « ingratitudes, endurcissements, désespoirs » l'angoissent plus vivement encore. Car elles peuvent entraîner la perte éternelle des âmes. En prêtant l'oreille à certaines confessions générales, il fond également en larmes, plongé tout à coup dans l'abîme qu'est le pardon divin et comprenant que le plus efficace moyen d'attirer sur nous la miséricorde céleste est de nous faire miséricordieux (340). En la fête de la Toussaint, il souhaite que le Paradis fasse la commémoraison non pas uniquement de ses élus, « mais aussi, par pitié, de tous les habitants de la terre et surtout des pécheurs », ce qui n'est pas difficile, « puisque chaque bienheureux peut, dans l'essence divine, comme dans un miroir, voir et se rappeler tous ceux qui vivent ici-bas » (163).

Favre se considère, disions-nous, comme étant pleinement au service des autres. Qu'on en juge. Un jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, à Valladolid, tandis qu'il va dire la messe, un passant l'aborde et lui demande de bien vouloir « l'entendre en confession pour le purifier ». « Je répondis que je souhaitais être le balai du Christ pour nettoyer sa conscience. Alors surgit en moi l'envie de commencer à être le balai du Christ et d'être ainsi nommé. Et il arriva que j'eus diverses interprétations de cette phrase, qui toutes m'amenaient au désir de ressembler vraiment au balai dont on nettoie la maison; volontiers j'acceptais d'être délaissé sale et malpropre en nettoyant les autres, et de contracter bien des souillures en retour de l'avancement qu'avec la coopération du Christ je procurerais par mon ministère. Je voyais aussi avec quelle facilité, comme un balai qui s'effiloche ou se dénoue, je me laissais tout défaire; et néanmoins je trouvai une grande douceur à m'offrir au Christ comme balai de la maison, pour nettoyer les demeures spirituelles » (440).

Telle est pour les corps et pour les âmes l'exquise compassion de notre bienheureux. Miséricorde temporelle et spirituelle.

Diligis me? pasce oves meas

Mais il n'y a pas d'amour vrai sans apostolat. « Tu dis que

tu m'aimes ? Prouve-le-moi en nourrissant mes brebis ». Pierre Favre, comme le premier Pierre, son patron, a entendu cet appel. Il est, par-dessus tout, un apôtre. C'est par ce titre, — auquel toutes les vertus que nous avons signalées servent d'appui et qui sert à toutes de couronnement, — que nous achèverons son portrait.

Apôtre aux ambitions immenses. De ce qu'il ait ressenti, en effet, si profondément son néant, n'allons pas conclure qu'il a l'âme mesquine. C'est au contraire parce qu'il a une vue très nette des intérêts spirituels sans limite engagés dans la lutte entre les « deux Étendards » de Jésus et de Satan et parce que ses désirs pour l'extension du règne de son Maître bien-aimé sont vastes comme le monde, qu'il souffre avec une telle angoisse de sa misère native. Toutes les grandes intentions de l'Église il les fait siennes, sans considération de l'espace ni du temps. Pour les atteindre, ses désirs, qui ne sont point — heureusement ! — captifs de son corps, franchissent toutes les distances. Ils s'évadent même du présent : les nécessités actuelles de l'univers ne suffisent pas à les assouvir. Pierre pénètre l'avenir, priant fréquemment pour les arrière-petits-fils ou neveux de ses parents, pour ses frères en religion de plus tard, pour les hérétiques et les pécheurs de tous les pays jusqu'aux ultimes générations; elle s'efforce même rétrospectivement — et ce n'est pas une des curiosités les moins touchantes du *Mémorial* — de rendre vie par le désir au temps disparu, par exemple lorsqu'il « forme le vœu que tout ce qu'il voit maintenant résulter de bon pour lui, de ses bonnes œuvres, de ses travaux, de ses études passées, tout cela, dès le commencement de sa vie, il l'eût offert et ordonné au profit spirituel des Allemands » (42).

Esprit réaliste, Favre ne se contente pas d'intentions générales qui restent trop souvent dans la nuée ou le brouillard; il les formule concrètes. Il prie pour les intérêts de l'Église, ce n'est pas assez : il prie pour le Concile de Trente, cela ne suffit pas encore, il précise. C'était le 30 Avril 1545, en la fête de sainte Catherine de Sienne. L'office du jour rappelle les efforts multipliés par cette dominicaine au cœur de feu pour la réforme

intérieure de l'Église. Et cela donne des ailes à la prière de l'apôtre. « Je voyais se présenter à moi les besoins des pécheurs, qui se convertiraient plus facilement si les ministres de la parole divine et des sacrements étaient réformés; de même les besoins de tous les affligés, pour qui le concile fera beaucoup s'il rend à la charité refroidie sa vigueur première. Les malades s'offraient aussi à ma pensée, implorant du secours; puis les morts, dont les pieux désirs sont aujourd'hui frustrés, m'apparaissaient, cruellement tourmentés parce que les ministres de l'Église et les possesseurs des legs et fondations ne remplissent pas exactement leurs devoirs. » (431)

A cet apostolat par la prière, apostolat essentiel auquel nul autre ne supplée, Favre joint celui de la parole. Mais entendons-nous bien : non pas la grande éloquence. Est-ce manque de dons naturels, faiblesse de voix ou de poumons, toux fréquente, ou simplement difficulté de parler correctement des langues étrangères, en des pays où ses séjours sont continuellement interrompus? — on sait notamment qu'il n'arriva jamais à bien prononcer l'allemand et dut, auprès de Cologne, même à des religieuses, prêcher en latin (1), — le fait est que Pierre ne fut jamais tenté de vanité au sujet de ses succès d'orateur. Il le déclare tout net à maintes reprises. Et même devant les Espagnols, dont il avait cependant appris à manier la langue d'or, à la cour de Charles-Quint, par exemple, dans la ville impériale de Ratisbonne, il ne se risquait pas à prêcher devant les auditoires sélects. Quel bon sourire dut illuminer le visage de saint Ignace lorsque, vers la fin d'une longue lettre de son Pedro Fabro en 1541, il lut ceci : « Le docteur Ortiz a tant d'ardeur pour faire des sermons qu'on ne peut le rassasier avec une seule réunion par jour; il prêche avec tant de fruit que tous s'en émerveillent. Moi, je ne prêche pas, par crainte de perdre l'autorité que, par le moyen des confessions et conversations, j'obtiens chaque jour avec les grands. Et comme j'en avais menacé plusieurs que, si

(1) Lettre à saint Ignace, 27 septembre 1543.

d'autres ne prêchaient pas, aussitôt après les fêtes de Pâques, je prêcherais, ils ont bien vite retenu les trois prédicateurs de Sa Majesté, le docteur, le frère Alonso et un autre Augustin, afin de ne laisser passer aucune fête ni dimanche sans sermon » (1). Candeur charmante! *Aes sonans et cymbalum tinniens* n'est pas son fait.

Mais Pierre se revanche par ailleurs. Dans les catéchismes, les causeries devant de modestes auditoires et surtout dans les conversations en tête à tête, il est passé maître, il n'a pas d'égal. Un de ses compagnons du début, Simon Rodriguez, écrivait sur la fin de sa vie (en 1577) : « Ce Père, pour ne rien dire de ses autres vertus, brillait surtout par une rare et délicieuse douceur dans ses rapports de société, que je n'ai jusqu'à ce jour, je le confesse ingénument, trouvé chez aucun autre. Vraiment je ne sais comment il s'insinuait à ce point dans l'amitié des gens, et comment il acquérait sur eux une telle influence que par la grâce de ses manières et la suavité de sa parole il entraînait irrésistiblement à l'amour de Dieu tous ceux qui le fréquentaient » (2).

Quel admirable patron des parloirs et des antichambres! Dons de la nature et de la grâce, bien sûr, mais sciemment entretenus et méthodiquement développés. A-t-il lu que sainte Sabine a été convertie par la conversation de sainte Séraphie? Aussitôt celle-ci devient une de ses préférées, chargée d'obtenir à ses lèvres la même grâce persuasive (106).

Et n'allons pas croire que Favre se réserve pour les grands de la noblesse et de la cour. Ce serait bien mal le connaître. C'est dans les hôpitaux d'abord et auprès des petites gens qu'il prodigue ses trésors. C'est en voyage, sur les chemins et à l'auberge, au hasard des rencontres. « Dans les hôtelleries, toujours l'esprit me fournissait l'occasion d'édifier par l'enseignement et les bons conseils. C'est une chose fort agréable au Christ et à la cour céleste de laisser en toute demeure où il nous arrive de passser quelques traces de salutaire et sainte conversation.

(1) Lettre à saint Ignace, 20 avril 1541.
(2) *De origine et progressu Societatis Jesu*, p. 3.

Partout il faut élever, partout planter ou moissonner; car nous sommes débiteurs envers chacun dans tout état de vie, en tout lieu; de même que partout nous vivons sous le regard et dans la force du très haut Seigneur dont nous sommes les coadjuteurs » (433).

Jusqu'à la fin de sa vie, il s'efforcera de progresser en ce point, s'accusant de « bien des négligences au cours de ses interminables voyages, surtout pour instruire, reprendre, avertir ou consoler ». « Rien, en effet, écrit-il au mois de mai 1545, ne devrait sans quelque profit s'offrir à notre vue ou à notre connaissance, parce que Jésus-Christ, Notre Seigneur, n'a rien permis d'inutile, ni le spectacle des choses, ni l'audition d'une seule parole; et ce n'est même pas sans un but secret qu'il se rendait ici ou là, tournait les yeux vers tel ou tel, voulait vivre tantôt sur la terre ferme, tantôt sur mer, tantôt dehors et parmi la foule, tantôt seul; qu'il s'arrête, s'assoie, marche, mange, dorme, rien de tout cela n'est livré au hasard. Nous donc ne laissons pas sans profit la rencontre que nous pouvons faire de quelqu'un, même en passant; bien moins encore si nous sommes amenés à manger ou vivre avec lui » (434).

Au hasard des rencontres... *In itineribus saepe*, Pierre fut aussi comme saint Paul *in periculis latronum*. Mais du charme de sa conversation il fait profiter même ces bandits de grand chemin, trois fois au moins, d'abord en Italie, probablement entre Florence et Sienne, ensuite — et certainement — en Catalogne et près de Nantua sur la frontière qui séparait la Savoie de la France. Était-ce, à vrai dire, en ce dernier cas, des soldats, des douaniers, des contrebandiers ou d'autenthiques brigands ? Laissons à un étudiant d'histoire de tenter une thèse sur ce sujet! Un profane a le droit d'estimer qu'entre ces différentes professions, à cette époque, il n'y avait pas une telle différence... C'était, à coup sûr, une bande interlope et pillarde. A la vue de l'opulente caravane, — car le seigneur Ortiz, qui voyageait, note le Mémorial, *cum tota ejus familia*, ne pouvait évidemment point passer inaperçu, — nos bons larrons eurent

naturellement la pensée d'en « tirer quelque fruit ». Ortiz fit bonne contenance, comme il convenait à un docteur puissant bénéficiaire, conseiller impérial de Charles-Quint, persuadé qu'en parlant haut, l'affaire serait vite réglée. Mais Pierre n'était pas aussi rassuré. Il avoue naïvement qu'il eut « quelques tentations de défiance » et « craignit fort que l'aventure se prolongeât et coûtât cher au docteur Ortiz ». Il ne mit que plus de hâte à en tirer lui aussi à sa manière, « quelque fruit ». Il s'empara d'abord des... bonnes grâces de la bande, puis entretint ces honnêtes brigands d'embuscades plus redoutables que les leurs, du seul voyage qu'il importe, après tout, de bien terminer ici-bas, d'une justice à laquelle rien n'échappe, des remords qui rongent le pécheur, mais aussi des joies d'une bonne conscience, tant et si bien que « même le chef de la bande vint à confesse » — « *ita ut etiam dux mihi confiteretur* ». Pierre avait donné les *Exercices*, mais ceux de la première semaine seulement. Il ne put faire davantage. « Nous avons été, déclare-t-il, détenus et incarcérés exactement sept jours » (24). C'est de cette retraite que date la dévotion de notre bienheureux à saint Amand, évêque d'Utrecht, exilé à Nantua par le roi Dagobert.

* * *

Nous pouvons en rester là. Ces lignes suffisent à suggérer non pas certes un portrait complet du bienheureux Favre (1), du moins les éléments qui aident notre piété à l'établir. Comme le promettait saint François de Sales, on ne trouvera dans cet effort « que miel et sucre de dévotion » (2).

Super aegros manus imponent...

Mais puisque, en cette année de grâce 1934, la Compagnie de Jésus, cédant une troisième fois à l'appel du saint évêque de Genève, désirerait promouvoir le culte de ce bienheureux

(1) L'auteur de cet article fera paraître en octobre un volume sur « L'âme du Bx Pierre Favre ».

(2) Lettre au P. Nicolas Polliens, 10 janvier 1612.

Savoyard, afin d'obtenir de Dieu par son intercession les deux nouveaux miracles qui permettraient à la Congrégation des Rites de s'intéresser à sa canonisation, terminons par une prière dont le seul mérite est d'être composée d'expressions toutes empruntées au *Mémorial*, espérant que nos lecteurs voudront bien s'y associer :

« O Bienheureux Pierre qui, durant votre vie, avez si souvent pleuré sur les épreuves qui affligent les hommes : « péchés, désespoirs, deuils, épidémies, angoisses de toutes sortes », maintenant que vous jouissez du parfait bonheur, n'en aurez-vous pas pitié plus encore ?

« Vous qui avez tant de fois supplié « les Anges gardiens de vos auditeurs, et les Saints, protecteurs des régions que vous traversiez », de bien vouloir écarter d'eux les maux de l'âme et du corps, daignez avec ces Anges et ces Saints, aujourd'hui vos compagnons dans la gloire, subvenir aux nécessités où se débattent nos pays et nos familles.

« Vous qui, en face de « cas humainement désespérés », sentiez si « fréquemment au cœur, appuyé sur le Christ, une foi capable de miracles », soulagez, nous vous en prions, les souffrances de nos malades, ramenez à Dieu les pécheurs obstinés.

« Vous qui aviez pour notre Dame la Vierge, « avocate et procuratrice de toute grâce », une si tendre dévotion et qui désiriez si ardemment « devenir le vrai ministre du Christ consolateur, du Christ qui s'est fait notre santé, notre richesse et notre force », obtenez-nous de Jésus par Marie les grâces que nous sollicitons, et qu'ainsi, par votre intercession, se manifeste en nous la puissance divine ».

Lyon. Georges GUITTON, S I.